

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |



POESIE.

LE PETIT CHAMP.

Je te revois, cher petit champ
Qui nourrit ma tendre jeunesse,
Et toi, bocage verdoyant,
Témoin de tous mes jours d'ivresse.

Je revois le jardin charmant
dont j'aimais les fleurs, la richesse ;
Mais, objets sacrés, maintenant
D'où vient donc votre air de tristesse ?

Tout prend un aspect monotone,
Et les fleurs, comme aux jours d'automne,
Semblent se flétrir..... mais pourquoi ?

Ah ! de ma mère abandonnées,
Je le vois, pauvres fleurs fanées,
Vous dépérissiez comme moi.

M.

PENSÉES DIVERSES SUR LA FEMME.

(Recueillies pour "l'Album" par Graziella.)

Sans la femme, l'homme serait rude, grossier,
solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs
de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent
le tronc des chênes, de leur guirlandes parfumées.

CHATEAUBRIAND.

Partout où les femmes sont heureuses, on voit
naître le goût, l'élégance, le commerce et la liberté.

B. DE ST. PIERRE.

Les femmes aiment les fleurs,—il y a entre elles
tant de similitude ; répandant de doux parfums, ou
jetant de l'éclat quand on les protège et les chérit,
mais se flétrissant et mourant bientôt si on les néglige
ou les délaisse.

G.

Dans la pensée de Dieu, il n'y a que deux femmes
qui doivent se trouver mêlées à la vie de chaque
homme, pour son bonheur : Sa mère et la mère de
ses enfants. Hors de ces deux créatures sacrées, il n'y
a qu'agitations vaines, qu'illusions douloureuses et
ridicules.

OCTAVE FEUILLET.

La tendresse d'une mère est un bien qu'il est diffi-
cile de perdre, même en cessant de la mériter.

MME. CATTIN.

L'oubli d'elle-même s'incarne, mue par un instinct
divin dans le cœur d'une mère.

Qui peut dire combien chacune de nos larmes
coute de larmes à notre mère ?.....

La faiblesse a perdu la femme, et avec elle la race
humaine tout entière. Mais après le châtiement Dieu
qui sait faire sortir le bien du monde, a transformé
cette faiblesse : il en a fait cet amour tendre qui
glissant comme une douce ceresse sur le berceau de
l'homme, doit réédifier ce qu'elle-même avait détruit
dans un jour de malheur. Relever ce qui était
abaissé ; équilibrer ce qui penchait ; ne pas briser
le roseau froissé, mais au contraire le redresser sur
sa tige, voilà l'œuvre constante du Sauveur et de sa
religion divine dans les destins de la femme chré-
tienne. Aux hommes les suprématie, la gloire, les
triumphes du génie et de la force ! Aux femmes
l'obscurité, la lutte douloureuse et patiente ! Mais
aussi a elles de mystérieuses victoires dans l'intérêt
de la foi ! Femmes catholiques, que votre sort est
beau ! Passez donc, p'ssez en ne touchant que de vos
pieds à cette terre qu'Eve fit maudire, et que Marie
a consolée. Passez ne regardant que le ciel, où vous
avez mission de ramener tant d'âmes !

LE VOYAGEUR.

(Suite et Fin.)

— Ce n'est pas cela, dit-il, mais je suis gaucher. Pitre était aussi honnête que robuste. Mais Michel s'était trop avancé pour pouvoir reculer.

— Ça ne fait rien, dit-il, je n'ai pas peur d'un gaucher.

Il eut tort : car, cette fois, le résultat ne se fit pas longtemps attendre.

A peine les deux mains s'étaient-elles empoignées que le poing de Michel descendit sur le banc comme s'il y avait été poussé par un ressort.

Cette fois, l'enthousiasme n'eut plus de bornes. On porta Pitre en triomphe jusqu'au comptoir.

Michel se sentit perdu ; cependant, comme il était rusé, il alla tendre la main à Pitre :

— Jeune homme, dit-il, celui qui *renverse* Michel Béliveau n'est pas un petit garçon ; je ne dis que ça ! Je ne t'en veux pas, d'autant plus que tu m'avais averti, comme une honnête jeunesse. C'est moi qui paye, les amis ; deux rondes pour le nouveau venu !

Ces paroles furent accueillies par un tonnerre d'applaudissements.

Lorsque les verres furent vides, l'hôte annonça que l'heure du coucher était venue et qu'il allait éteindre les lumières.

La cérémonie ne fut pas longue : chacun s'étendit tout vêtu sur le plancher, dans le meilleur endroit qu'il put trouver.

Au moment où Pitre allait s'endormir, il se sentit tirer par la manche.

— Mon gars, lui dit une voix qu'il reconnut pour celle de Michel, tu te souviendras de moi, je ne t'en dis que ça.

Pitre venait de se faire, sans le vouloir, un ennemi mortel.

III

Quinze jours après cette soirée, nos quatre amis étaient dans la forêt, bûchant et équarissant le bois, sous la conduite de William Lafarge.

L'ouvrage était rude et incessant ; mais le camp était bien pourvu ; la nourriture était bonne, et la gaieté, cette bonne gaieté canadienne, soutenait les courages et faisait prendre la fatigue en patience.

Le soir, après le repas, les travailleurs se réunissaient par groupes, dans les cabanes, autour d'un feu réjouissant. Les pipes s'allumaient ; puis les chansons, les contes de fées et les histoires de *revenants* allaient leur train.

Il y avait les beaux *conteux* et les beaux *chanteux* ; on se les disputait dans les *campy s*.

Notre ami Pitre, à part la réputation de fort-bras qu'il s'était acquise par sa victoire sur Béliveau, avait en outre, la renommée d'un brillant chanteur de *complaintes*. C'est-à-dire qu'il pouvait crier, de la voix la plus haute et la plus forte, le plus grand nombre de couplets.

Depuis la fameuse soirée de la rue Rideau, il n'avait pas revu Michel, qui travaillait dans un camp plus éloigné. Il avait presque complètement, d'ailleurs, oublié les menaces de ce dernier.

Un soir, cependant, comme il s'étendait sur son lit, il sentit quelque chose de dur sous les branches de sapin qui lui servaient de matelas.

En cherchant avec sa main, il découvrit que c'était une hache.

— Diable ! se dit-il, qu'est-ce que ça veut dire ?

Il allait éveiller Grignon, pour l'interroger à ce sujet, lorsque la porte de la cabane s'ouvrit pour livrer passage à Lafarge, Michel et un autre homme.

— Nous le tenons ! s'écria Michel en sautant sur la hache et en s'en emparant. Voilà le voleur ! c'est ma propre hache, vrai comme vous êtes tous là.

Pitre avait l'air tout décontenancé.

— Mon garçon, lui dit Lafarge, d'une voix sévère, je n'aurais pas cru cela de vous. Ça va faire du dommage à tout votre monde.

— Comment ! Qu'est-ce qu'il y a donc ! s'écria Grignon que le bruit avait éveillé.

— Il y a, dit Michel, que votre Pitre est un voleur.

— Voleur ! moi ! cria Pitre en pâlisant ; voleur de quoi ?

— Il est inutile de nier, mon pauvre garçon, dit Lafarge ; la hache de Béliveau a été volée hier au chantier voisin. Il a vu quelqu'un qui vous ressemblait se sauver hier soir derrière sa cabane, et aujourd'hui nous trouvons la hache entre vos mains.

— Il me semble que c'est assez clair, insinua Michel.

Pitre était véritablement hébété.

Mais parle donc ! lui dit Grignon.

— Quest-ce que vous voulez que je dise, répond Pitre. Tout à l'heure en me couchant, j'ai senti quelque chose de dur dans mon lit ; j'ai regardé, et j'ai trouvé cette hache sous les branches de sapin ; c'est tout.

— Oui, oui, dit Michel, des histoires ; la hache ne s'est pas transportée là toute seule. On connaît son homme ; et ce n'est pas la première fois que je trouve du louche. Moi, d'abord, si ce gars-là ne s'en va pas, je ne travaille plus ici. Il y a d'autres bourgeois, Dieu merci, qui emploient des honnêtes gens. J'en parlerai à M. Fusting.

Pitre dit tout ce qu'il put pour se défendre. Malheureusement, les circonstances étaient contre lui, et Michel jurait ses grands dieux qu'il parlerait au *boss* et qu'il s'en irait si le voleur n'était pas chassé.

Lafarge ne s'avait plus que faire.

A la fin, Grignon prit la parole :

— Il doit y avoir quelque vilain tour là dessous, dit-il ; je suis sûr que Pitre est un honnête homme.

Cela pourra s'expliquer plus tard, peut-être ; mais, pour le moment, les apparences sont contre lui. Nous ne voulons pas causer de troubles ; puisque cela gêne, nous allons nous en aller.

Lafarge dressa l'oreille. Michel était un bon bûcheur ; mais les quatre autres, et Pitre surtout, le valaient bien.

— Ce n'est pas une raison, dit-il, pour que tout le monde s'en aille, et peut être pourrions-nous arranger l'affaire.

— Non, dit Grignon ; on n'a pas coutume de nous prendre pour des voleurs ; et, après cela, on nous regarderait de travers ; ce n'est pas une vie : changeons de place.

Michel eut peut être un remords. Peut-être, aussi, ce qui est plus probable, craignit-il que Lafarge ne le sacrifât aux quatre autres :

— C'est bon, dit-il ; puisque ça va si loin, n'en parlons plus. Après tout c'est peut être un tour. Mais que ça n'arrive plus !

Il fut entendu que l'affaire en resterait là et ne serait pas ébruitée.

Le lendemain, l'ouvrage fut repris comme à l'ordinaire.

Personne ne souffle mot à Pitre de son aventure. Mais plusieurs fois il surprit des regards drôles, ou quelques allusions détournées qui lui firent croire que, si Michel n'avait pas conté la chose, il avait du moins fait quelques insinuations à ce sujet.

Pitre pensa toute fois, et ce fut aussi l'avis de Grignon, qu'il valait mieux n'y pas faire attention et laisser au temps le soin ou d'éclairer l'affaire ou de la faire oublier complètement.

Le temps des fêtes approchait. C'est l'époque où le voyageur, éloigné de sa famille, ressent le plus vivement les ennuis de son exil. Il pense aux siens, que son absence attriste également, de leur côté ; il songe aux douceurs du foyer domestique, à ces bonnes veillées de familles et de voisins, que le caractère gai et sympathique du canadien rend si plaines de charmes. La Noël, le jour de l'an, les Rois ! Voilà autant de fêtes que nos compatriotes chérissent et dont ils cultivent les bonnes traditions avec un soin religieux.

Aussi nos voyageurs, éloignés de leur hameau, tâchent-ils dans la forêt, de se refaire les douces émotions du foyer.

On se réunit dans le chantier ; on organise des soirées, où les longues heures de l'hiver passent rapides sous le charme d'un chanteur de complaintes ou d'un conteur à l'imagination féconde et fantastiques. Plusieurs de nos meilleures chansons canadiennes ont eu leur origine dans ces primitives réunions.

Quelquefois aussi, il se trouve, parmi les voyageurs, un *jouar* de violon ou de fifre. Alors la danse se met de la partie et le musicien racle son instrument ou souffle dans son fifre jusqu'à l'aurore, avec un tapage des pieds dont la vigueur et la durée sont un véritable mystère des muscles fécoraux. Dans biens des cas même, à défaut d'instrument, le *tumbourinage* des pieds seuls conduit la danse, avec de temps en temps un étrange accompagnement de la voix qui rappelle les anciennes sérénades des sauvages. Il a, toutefois, un ton plus vif et plus léger. C'est ce qu'on appelle, dans le langage populaire, un

un bal à gueule. Il y a des hommes, et surtout des femmes, qui peuvent ainsi turluter, en sabotant le plancher, toute la nuit durant, sans apparence de fatigue. Souvent on turlute à deux, et même à trois. C'est alors que le bal à gueule est le maximum de l'ennivrement et touche presque au vertige. On a vu plusieurs fois, vers la fin de la soirée, ou plutôt vers le commencement de la matinée, toute une horde de denses enthousiasmés se mettre aussi à turluter en *battant à quatre*, et les *jouars*, poussés comme par un ressort, entrer eux-mêmes en danse avec une énergie incroyable. C'est alors une ronde extravagante, fantastique, impossible dans son ensemble et dans ses détails. La poussière et la chaleur agissant, les habits tombent, les chapeaux et les bottes volent dans les coins, pendant que les danseurs, avec seulement leur chemise et leur pantalon décrivent les courbes et exécutent les sauts les plus ébouriffants qui ne se terminent que par l'épuisement complet des figurants.

Notre ami Pitre, à part sa réputation de chanteur, passait pour avoir un talent de *turluteux* très-sortable.

La veille de Noël, il y avait réunion dans la plus grande cabane de chaque chantier. Pitre avait été mis en réquisition pour trois endroits différents ; mais l'honneur de sa présence était naturellement réservé au chantier de Lafarge, où il travaillait et qui comptait quarante-cinq hommes tous alertes et pas du tout difficiles à mettre en jeu. A sept heures, tout le monde était réuni. Les pipes furent allumées, et une cruche de whisky, due à la munificence de Lafarge, fit le tour de l'assemblée en manière de préambule.

Puis une complainte fut demandée à Pitre par l'unanimité des voix. Il ne se fit pas prier. C'est un détail sur lequel j'appelle l'attention de mes lectrices, si ce sexe charmant me fait l'honneur de me lire. Plusieurs de mes lecteurs en pourraient peut-être également faire leur compte.

Pitre entonna donc, sur un très-haut ténor, la fameuse complainte :

Dans un jardin planté de fleurs
Dieu créa l'homme à son image.

Le premier couplet s'acheva sans encombre, et reçut une salve d'applaudissements. Pitre, excité par ces bravos, prit le second sur un ton d'une élévation vertigineuse, qui fit frissonner les assistants. Il est présumable, néanmoins, vu la puissance de son gosier, qu'il serait arrivé à la fin sans *fioler* (1), lorsque, soudainement, au milieu du couplet, il lui prit un éternuement opiniâtre doublé d'une toux violente qui l'arrêta court. Le plus étrange est que toute l'assistance se mit à l'accompagner. La toux et l'éternuement devinrent universels. Il ne fut pas difficile d'en découvrir la cause, aux pétilllements qui se firent entendre sur le poêle que l'on avait relegué, pour la circonstance, près d'une fenêtre, à l'extrémité de la cabane. Mais il fut impossible de trouver le plaisant qui avait joué ce tour pendable. Seulement, en approchant de la fenêtre, on s'aperçut qu'elle était légèrement entr'ouverte, et l'on vit comme l'ombre d'un homme disparaître entre les souches, au bout du chantier.

(1) Terme populaire qui signifie rater, chuter.

Lafarge ôta immédiatement le poivre qui rôtissait encore sur le poêle et l'on fut obligé d'ouvrir partout pour renouveler l'air.

Pitre ne fut que médiocrement peiné de cet échec : il n'était pas vain du tout. Mais Grignon s'en montra vexé outre mesure, d'autant plus que, dans son esprit, il reportait sûrement le plan et l'exécution de ce tour à leur ennemi commun, Michel Béliveau.

Au bout d'une demi-heure, néanmoins, l'incident était complètement oublié. Mais Pitre ne put pas recouvrer sa voix, même pour turluter, et l'on fut obligé de danser sur la musique des pieds seulement. Ce qui n'empêcha pas la soirée de se prolonger jusqu'au grand jour.

Le lendemain de Noël, au matin, lorsque Pitre voulut mettre ses bottes, il s'aperçut qu'elles étaient pleines d'eau.

Décidément, l'ennemi s'affirmait. Jusqu'après les Rois, il y eut plusieurs veillées ; on se visitait d'un chantier à l'autre. Mais il est remarquable que partout où Pitre se trouvait, il se jouait quelque tour à ses dépens. La chose fut poussée à un tel point qu'il en fut véritablement affecté. On commençait d'ailleurs à éviter de le demander, car sa présence donnait invariablement lieu à des aventures désagréables pour tout le monde.

Grignon enrageait ; mais que faire contre un ennemi qui, bien que connu, était véritablement introuvable ? Mieux valait se résigner : c'est ce que firent nos amis.

William Lafarge, d'ailleurs, était plein de complaisance pour eux, et tâchait, par ses bons traitements, de leur faire oublier ces petits déboires.

Enfin, la saison se passa.

Au printemps, dès que les rivières furent libres, les *cageux* commencèrent à descendre.

Nos quatre compagnons partirent, sur une cage de bois, avec, chacun, une jolie somme en poche.

C'est une rude chose que la descente des bois, à travers les remous et les rapides de l'Ottawa et du St. Laurent. Dans les endroits difficiles, tous les hommes sont mis en réquisition et les longues rames qui dirigent la cage battent l'eau sans relâche. Plus d'un *voyageur*, emporté par la vague, tombe dans un remous et y perd la vie. Nos quatre amis arrivèrent cependant sains et saufs à Montréal, où ils furent définitivement *déchargés*.

Après avoir passé une journée à visiter et admirer cette grande métropole du commerce bas-canadien, ils reprirent en toute hâte le chemin de leurs foyers.

IV

C'était par une soirée pluvieuse du mois de Mai.

Grignon, Joseph Jean, et les deux fils de Michel à Pierre, lourdement chargés de provisions et de *présents* qu'ils avaient achetés à la ville, cheminaient dans la boue et sous la pluie, à travers le sentier qui monte du Côteau-Rouge à Roxton-Pond.

Ils avaient encore quatre bons milles pour arriver à destination ; mais, malgré leur fatigue, la pensée de *la maison* leur donnait des forces et ils marchaient d'un pas rapide.

Enfin, vers dix heures du soir, Joseph Jean, arriva au seuil de sa maison, avec ses trois compagnons.

Tout semblait dormir, à l'intérieur. Il souleva la planche de la porte et ils entrèrent.

Madame Jean, son fils et ses deux filles se réveillèrent en sursaut. Mais la peur fut bientôt passée et ce furent des joies, des embrassades à n'en plus finir.

La chandelle avait été allumée.

Au milieu des accolades générales, Pitre s'approcha d'Adamanta, lui jeta surnoisement sur le cou, un beau collier de perles bleues qu'il avait acheté à son intention et attendit l'effet.

Adamanta le regarda froidement, prit le collier, le jeta par terre et détourna la tête.

Une flèche empoisonnée traversa le cœur de Pitre. Il eut froid jusque dans les cheveux.

— Ah ! dit-il, je n'aurais pas dû partir. Grignon parut tout étonné.

— Voyons, demanda-t-il, qu'est-ce qu'il y a ? Adamanta l'entraîna dans un coin.

— Il y a, dit-elle, que Pitre a volé : voyez plutôt !

Et elle tendit à Grignon un morceau de papier tout froissé où ce dernier put déchiffrer, en substance, l'histoire de la hache.

— Ce n'est que cela ? dit-il ; dans ce cas, tu peux embrasser Pitre et prendre son collier. Cette lettre est une nouvelle *mauvaiseté* de Michel Béliveau qui est fiéffé coquin. Brûle moi ça ; je réponds de Pitre.

Adamanta ne demandait pas mieux que de croire. Les préliminaires de la paix furent arrêtés. Nous ne savons pas si Pitre put définitivement se blanchir *au parfait* ; mais tout ce que nous pouvons dire, c'est que, un mois après, l'existence d'Adamanta était attachée à celle de Pitre par un lien plus fort et plus durable que le collier de perles bleues.

Joseph Jean est mort depuis longtemps et Célestina, malgré qu'elle en fit, a coiffé la Ste. Catherine, en dépit de ses atours remarquables. Mais Pitre est encore l'un des cultivateurs les plus aisés de Milton où il a pris une terre nouvelle et où Adamanta trouve déjà la maison trop petite pour loger sa nombreuse lignée.

Malgré son âge avancé, il est encore robuste, et il ne craindrait pas, dit-il, de se mesurer encore avec Michel Béliveau, si, toutefois, ce coquin n'a pas péri de malo-mort, comme il a dû le mériter cent fois.

NAPOLÉON LEGENDRE.



LES MESAVENTURES D'UN LORD ANGLAIS EN CANADA.

Pour l'Album de La Minerve.—(Suite et Fin.)

—Yes, logez-le dans un prétexte, moi, dès ce soir, je viens me installer chez vous.

—Tout sera disposé pour vous recevoir, milord.

Lord Boulingrog s'éloigne en se frottant les mains, et, quelques heures après, il était installé dans l'hôtel à côté de la demeure de son inconnue, et ses fenêtres étaient tout juste au niveau de celles de madame Chika; et il avait fait apporter chez lui un énorme tambour avec des baguettes, ce qui avait un peu surpris le maître de l'hôtel; mais comme milord payait tout sans marchander, on s'était dit: Si ce riche Anglais aime le tambour... Après tout, c'est un instrument comme un autre, et en grande faveur maintenant dans les rues de Montréal.

Lord Boulingrog, dont le logement est appuyé contre le mur de la maison voisine, passe d'abord une partie de la journée à sa fenêtre, dans l'espoir que sa belle inconnue paraîtra à la sienne. Mais son attente est trompée; alors il reste des heures entières l'oreille collée dans une armoire afin de tâcher d'entendre chanter sa voisine.

Vers la fin de la seconde journée des voix arrivent enfin à l'oreille de milord; c'est madame Chika qui chante les "*Petits oiseaux*," en s'accompagnant avec une guitare.

Aussitôt milord prend son tambour et exécute un roulement dans lequel il s'étudie à suivre la voix de la chanteuse. Ce n'est que lorsqu'il a cessé d'entendre sa voisine que lord Boulingrog se décide à quitter son tambour...

Cette manière de chercher à fixer l'attention de sa voisine avait quelque chose de neuf qui séduisait l'imagination de l'Anglais. Pendant huit jours il a toujours l'oreille au guet; dès que sa belle inconnue se met à chanter, milord s'empresse de battre la caisse; mais il accompagne le plus galamment possible et sans trop couvrir la voix de la chanteuse; au bout de ce temps, il va retrouver Bataillard.

—Mon ami, dit l'Anglais en s'approchant du serviteur qui sourit malignement dès qu'il le voit, mon bon ami... je étais plus un inconnu pour votre belle dame du troisième... je avais fait connaissance avec elle.

—Bah! est-ce que vous l'avez vue? répond le vieux militaire d'un air surpris.

—Non, je l'ai pas encore vue; mais toutes les fois qu'elle chante je bats de la caisse pour entretenir avec elle une petite conversation à travers la muraille.

—Comment! c'est vous qui battez du tambour toute la journée? s'écrie Bataillard en riant. Ah! bien... En effet, madame Chika vous entend... Plus d'une fois elle a parlé devant moi du tambourineur!

—Elle en a parlé?... Oh! c'était délicieux... Je

savais bien que je ferais connaissance... Et que avait-elle dit de moi... *If you please?*

Elle a dit: Si je connaissais l'animal qui tambourine à côté de chez moi, j'aurais bien du plaisir à lui casser ses baguettes sur le nez.

La figure du milord s'est allongée et il murmure entre ses dents:

Ah! la belle femme avait appelé moi animal... Je voulais pas encore faire connaissance... Je allais employer une autre moyen. Je priaïis vous de ne pas parler du tambourineur.

Lord Boulingrog va faire l'emplette d'une clarinette; dans sa jeunesse il avait appris cet instrument; il espère en savoir assez pour accompagner sa voisine. Dès le lendemain l'Anglais étudie sur la clarinette l'air des *Petits Oiseaux*; il le joue de toute la force de ses poumons, en ayant soin d'ouvrir toutes les armoires, pour être entendu de la maison voisine. Quand milord avait joué quelque temps, il se mettait à sa fenêtre espérant que sa dame du troisième se placerait aussi à sa croisée; mais jamais madame Chika ne se faisait voir.

Huit jours s'écourent, et lord Boulingrog va retrouver le vieil Bataillard, et lui dit:

—Je crois que je puis maintenant demander le permission de présenter mes hommages à milady Chika... Je faisais tous les jours de la musique avec elle... C'était bien joli... Je jouais les *Petits Oiseaux* sur la clarinette qu'on m'entendrait du bout de lé rue.

—Comment! c'est vous qui jouez de la clarinette? Ah! je crois bien qu'on vous entend!... Il faudrait être sourd pour ne pas entendre...

—Et la belle dame du troisième avait écouté moi?...

—La dame du troisième? Oh! oui... elle a encore parlé de vous... et plus d'une fois...

—Je étais dans l'enchantement!

Elle a dit: Je ne sais pas quel est le malheureux aveugle qui souffle sans cesse dans une clarinette, mais j'aimerais mieux élever dix canards dans ma chambre que d'avoir cet homme-là pour voisin!

—Je voulais pas encore présenter moi chez lady Chika, dit lord Boulingrog en fronçant le sourcil; et il s'éloigne à grands pas, en cherchant dans sa tête comment il pourra captiver agréablement l'attention de sa voisine.

Après avoir longtemps réfléchi, l'Anglais, qui ne savait pas d'autre instrument que la clarinette et le tambour, et qui voulait absolument être agréable à sa voisine la musicienne, se frappa le front, poussa un gros rire et s'écria:

—Ah! god dem! cette fois je suis très-sûr que le voisine trouvera moi bien harmonieux. Je allais acheter de cet instrument qu'on joue dans les rues, en tournant un petite manivelle... Je suis certain

que je jouerai tout de suite très-bien. Ils appelaient cela, je crois, un *ogre de berberie*... Je voulais sur-le-champ acheter un *ogre* pour chatouiller agréablement les oreilles de mon jolie voisine.

Lord Boulingrog se met aussitôt à parcourir les rues de Montréal; il ne tarde pas à rencontrer un joueur d'orgue dans les environs de l'Eglise Paroissiale; il court à lui, et lui dit :

—Je voulais acheter ton musique...

—Vous voulez mes chansons... C'est six sous!

—Je demandais pas les chansons... C'est ton grosse musique que tu fais tourner et que tu portes sur ton dos ensuite, que je veux avoir.

—Vous voulez mon orgue?

—Yes, ton *ogre de berberie*.

—Oh! je ne vends pas ça... C'est mon instrument, mon gagne-pain...

—Toi, tu sauras bien trouver un autre *gagne-bread*; je achetais l'ogre le prix que tu voulais... Je payais toute de suite... Tiens, voilà de l'or... *Give me* ton grosse musique.

La vue d'une bourse bien garnie lève sur-le-champ les difficultés; notre italien joueur d'orgue se serait vendu lui-même si le riche Anglais l'avait exigé. L'instrument est cédé à lord Boulingrog, qui prie seulement le vendeur de le suivre avec l'orgue jusqu'à son hôtel.

Les maîtres de la maison sont un peu étonnés de voir leur locataire faire porter un orgue dans son appartement; mais milord les avait déjà habitués à ses singularités, et ils pensèrent que cette nouvelle musique ne durerait pas plus longtemps que le tambour et la clarinette.

Voilà donc l'orgue placé dans la chambre de lord Boulingrog, et tout contre le mur qui touche à la maison voisine. Puis, dès qu'il est levé, l'Anglais court à son nouvel instrument, et joue pendant des heures entières sans s'arrêter: L'ouverture de la Caravane, l'ouverture du Jeune Henri, et autres morceaux aussi nouveaux, qui étaient notés sur l'orgue.

Cette fois, notre amoureux croit avoir réussi. Quinze jours s'écoulent; il n'entend plus chanter sa voisine, ce qui lui fait présumer qu'elle préfère l'écouter; il se rend de nouveau chez Bataillard. Celui-ci se met à rire dès qu'il aperçoit le gros Anglais.

—Eh bien! mon bon ami, je crois que cette fois je avais trouvé le moyen de lier connaissance avec la belle dame Chika... dit lord Boulingrog d'un air triomphant.

—Dame! je ne sais pas ce que vous avez trouvé, mais tout à l'heure je vous dirai quelque chose...

—Je avais trouvé un instrument dont je jouais très-bien... Est-ce que vous ne me entendez pas toute la journée? C'étais moi qui tournais de l'*ogre*...

—Comment! c'est vous qui jouez de l'orgue depuis le matin jusqu'au soir?

—Yes, mon bon ami, et lady Chika avait dû entendre aussi moi avec satisfaction...

—Ah! je crois bien, avec tant de satisfaction que depuis quatre jours elle a quitté la maison; elle n'y tenait plus, elle disait: Ce misérable joueur d'orgue me rendra sourde! Il n'y a pas moyens d'y tenir... Je voudrais que la peste l'étouffât!... Et

autres choses de ce genre... Enfin comme je vous le disais, elle est partie il y a quatre jours; elle ne veut plus rester à Montréal, ni même en Canada, de peur d'y entendre encore l'orgue, la clarinette et le tambour; elle est allée à Québec, d'où elle doit s'embarquer pour les Indes... Il paraît qu'elle a des amis dans ce pays-là.

Lord Boulingrog est demeuré stupéfait; pendant dix minutes il ne trouve pas une parole pour exprimer ce qu'il éprouve; au bout de ce temps, il serre le bras de Bataillard, lui glisse encore une pièce d'or dans la main, et s'écrie :

—Elle était partie pour Québec... vous étiez sûr...

—Parfaitement sûr, j'ai porté ses effets au va-peur... Et au cas qu'il lui arrive des lettres elle doit descendre au *Mountain Hill House*.

—Très-bien! je cours après elle... pour lui demander pardon d'avoir joué de l'*ogre* et déposer mon cœur à ses pieds.

Le soir même lord Boulingrog obtient un congé, le lendemain, il était à Québec. Il se rend à l'hôtel qu'on lui a indiqué et demande madame Chika, arrivée de Montréal depuis peu de jours.

—Ma foi! vous arrivez à temps, si vous voulez la voir, dit le maître de l'hôtel; cette dame désirerait partir pour les Indes; elle a trouvé un bâtiment qui fait voile aujourd'hui, elle est à bord... mais le bâtiment n'est pas encore parti.

—A! god!... courons au bâtiment! s'écrie l'Anglais, je voulais suivre partout mon belle damme... J'irai jusqu'aux Indes s'il le fallait.

Et lord Boulingrog arrive au port, s'informe, paie sur-le-champ son passage, et se trouve enfin sur le bâtiment qui allait emmener l'objet de sa passion. Il demande lady Chika; les matelots se regardent en riant; mais on indique à l'Anglais la chambre de cette dame; il s'y rend, aperçoit une assez belle femme qui a le dos tourné; il court se jeter à ses genoux en lui demandant pardon d'avoir joué de l'orgue, de la clarinette et du tambour; il lui offre sa fortune et sa main... La dame se retourne... l'Anglais pousse un cri et reste pétrifié...

Madame Chika était une vieille négresse.

Quand lord Boulingrog revint de sa stupeur, le bâtiment avait déjà perdue de vue le port; il fallut que le malheureux Anglais fit le voyage des Indes pour avoir voulu épouser madame Chika.

Lord Boulingrog jura que ce serait sa dernière aventure galante, et depuis ce temps, en effet, il renonça entièrement au mariage et l'on rapporte qu'il demeure maintenant dans ses terres où il rappelle quelquesfois à ses nombreux amis sa mésaventure au Canada.

FIN.



LES FRERES TENEBRES.

(Suite et fin.)

Elle était là, belle comme la jeunesse et le bonheur, sous l'aile de Mme la princesse de Montfort, sa belle-mère. Vous avez vu, certes, en votre vie, quelque jolie petite fille, affolée par son amour pour sa poupée toute neuve; il n'y a rien de blessant dans la comparaison, Mme la princesse était ainsi à l'égard de sa charmante bru : folle, entendez-vous ? avec toutes les pétulances et toutes les joyusetés de ce genre de folie. Elle avait rajeuni de dix ans ; elle avait un continuel besoin de caresser et de sourire : « Si ce n'était ma tante qui est le bon ton fait princesse, je dirais que toutes ces chatteries sont de très-mauvais goût. »

Eh bien ! c'eût été de l'injustice. Il faut qu'une fois pour toutes le bon ton permette le bonheur.

A la brune, quelques gouttes de pluie mirent en fuite toutes les robes blanches et autres, qui se réfugièrent dans le salon, où les sièges étaient disposés déjà pour le concert. Il était difficile que le lieu, l'identité des personnages, la similitude de la mise en scène ne fissent pas naître un souvenir.

—J'espère, dit le docteur qui venait de conseiller amicalement plusieurs affusions d'eau froide des bains chauds, que Mgr. d'Hermopolis mettra le produit de sa quête en lieu sûr, cette fois.

—Oh ! s'écria-t-on : ce soir, nous n'avons pas les frères Ténébre !

Je ne répondrais pas qu'il n'y eût çà et là quel que petit frisson dans l'assistance. Plus d'un regard se tourna involontairement vers la porte d'entrée, près de laquelle s'étaient tenus si longtemps—la nuit de l'événement.—M. le baron d'Altenheimer, avec sa longue figure blême, et monsignor Bénédicte, le grand et le petit, l'eupire et le vampire.

—Ah çà ! demanda l'évêque d'Hermopolis en s'approchant, que sont devenus ces deux hardis aventuriers ?

La marquise Lénor devint pâle.

—Elle a eu sa migraine hier ! s'écria la princesse. Demandez cela à Gaston quand il viendra, monseigneur.

—C'est donc bien terrible ? dit l'archevêque.

—Oui, c'est très-terrible... Laissons cela... Vous allez me la rendre malade !

C'était jeter de l'eau sur le feu. Cent voix suppliantes s'élevèrent, parmi lesquelles il faut, pour être vrai, citer celles des deux prélats.

—Il y a une histoire !

—Oh ! madame la marquise ! De grâce ! sacrifiez-vous.

Lénor eut un sourire triste.

—Ma mère, dit-elle en s'adressant à la princesse, je ne puis pas refuser à ces dames la fin d'une aventure où elles ont toutes joué un rôle. Le dénouement est horrible. Je demanderai la permission d'être brève.

Pas trop !.... pria-t-on encore.

Le mot *horrible* n'est pas à beaucoup près aussi effrayant qu'on le croit.

La charmante marquise de Lorgères se recueillit un instant, puis commença ainsi :

—Celui qui prenait le nom de baron d'Altenheimer, en vous racontant l'incident qui causa la ruine de mon père, vous parla-t-il d'une jeune fille nommée Efflam, qui était ma compagne et mon amie ?

—Oui, fut-il répondu de tous côtés à la fois : Efflam ! la jeune fille magyare, dont les parents habitaient la frontière turque ! une des victimes du vampire !

—Un pauvre ange qui avait sa vraie place au ciel, reprit Lénor avec mélancolie. Le père d'Efflam quitta Peterwardein après la mort de sa fille ; sa femme n'avait point survécu à son malheur. Il vint s'établir dans une cabane isolée, au milieu de la plaine du Grand Waraden. Sa raison était fort ébranlée. Il avait entendu dire que les deux tombes noires étaient parfois habitées par les corps du chevalier Ténébre et de frère Ange, le vampire, forcés de revenir au moins une fois l'an à ce domicile mortuaire ; il avait entendu dire, en outre, que, s'il était possible de les surprendre et de leur brûler le cœur avec un fer rouge, l'univers serait pour toujours débarrassé de ces deux monstres. Il guettait. Il allait chaque matin soulever les marbres noirs qui recouvrent les deux tombes....

—Mais elles existent donc, ces deux tombes ? demanda Mgr. de Quélen.

—Parfaitement, répondit la princesse ; j'ai été les voir lors du mariage.... une grande et une petite.... avec les inscriptions que vous savez.

—Un jour du mois d'avril dernier, reprit Lénor, pendant une partie de chasse dans nos bois de Chandor, deux tentatives d'assassinat eut lieu sur la personne de M. le marquis de Lorgères, et le soir même mon père apprit la présence des frères Ténébre dans le pays.... Il faut vous dire, au risque de diminuer beaucoup l'intérêt du récit, que le chevalier Ténébre est un ancien employé de la police de Londres, et que frère Ange, le vampire, vient en droite ligne de Botany-Bay, où l'avait envoyé une prosaïque condamnation pour vol. Le chevalier a nom William Moore, et le vampire, Bob ou Bobby Bobson. Quelques semaines après l'aventure dont je vais vous entretenir, Szeggedin était plein d'officiers de la police de Londres, qui suivaient nos deux fantômes à la piste.

Mon père fit monter toute sa maison à cheval et requit le concours de la force armée afin de faire une battue générale dans les environs. La chasse commença vers la tombée de la nuit. A deux heures du matin, on eut connaissance des fugitifs, puis on les perdit de vue jusqu'au jour, où leur trace fut

trouvée et suivie à vue. La trace conduisit mon père et sa troupe au milieu de la plaine du Grand-Waraden, à plus de vingt lieues de Chandor. Là, toute piste cessa. On eût dit que les deux fugitifs s'étaient envolés dans les airs. Mon père et ses hommes revinrent au château le surlendemain, après une journée de recherches inutiles.

Cependant, la nuit, après le départ de nos hommes, David Kuntz, le père de ma pauvre Efflam, vint soulever, selon sa coutume, le marbre des tombes. Sous le premier, il vit un homme endormi; sous le second, encore un homme qui dormait. Il avait aiguisé un soc de charrue pour brûler, le cas échéant, les cœurs de l'eupire et du vampire, mais le courage lui manqua. Il alla chercher seulement de grosses et lourdes roches, qu'il déposa sur les tables de marbre noir, de façon à ce qu'aucune force humaine ne pût désormais les soulever; après quoi, il passa plusieurs jours à rassembler des débris de bois, de l'herbe sèche et de la paille, dont il amoncela une énorme quantité au-dessus et autour des deux tombes.

Chaque fois qu'il revenait, il entendait des voix qui sortaient de terre et qui lui demandaient pitié. — Mais il n'avait garde.

Les voix devinrent graduellement plus faibles. Celle qui sortait de la grande tombe se tut la première, puis l'autre s'éteignit à son tour.

Elles avaient appelé pendant deux fois quarante-heures!

Le monceau de matières combustibles était haut maintenant comme une maison de deux étages. David Kuntz y mit le feu, qui brûla, puis couva pendant trois jours.

La terre et le marbre des tombes mirent trois jours encore à refroidir.

Ce fut donc le septième jour après l'incendie que David Kuntz put retirer les roches et soulever le marbre des tombes. Il trouva à l'intérieur deux corps humains, — un grand et un petit, — qui avaient

conservé leur forme, bien qu'ils fussent couleur de charbon. Il voulut les toucher: les deux corps tombèrent en poussière....

— Et depuis ce moment, ajouta la princesse, vous comprenez bien qu'on n'entendit plus parler jamais des frères Ténébres!

Comme elle achevait, M. le préfet de police entra, suivi de Gaston et de son beau-père, le prince Jacoby. Le prince était soucieux; Gaston avait au front une pâleur mortelle.

— Mesdames, demanda le préfet de police, avez-vous souvenir de ces deux audacieux bandits qui, l'année dernière, à pareille époque, dévalisèrent nos protégés de terre sainte?

Cette question tombait si étrangement avec le récit de Lénor, qu'elle fut accueillie par un grand silence.

— Ils poursuivent le cours de leurs galanteries, continua le préfet d'un ton léger; voici le *Journal de la Haye* qui raconte leur dernier tour de force: Les diamants d'Anne Paulowna, princesse royale et princesse d'Orange, enlevés en plein jour et à la place de l'écrin une carte de visite: une vieille estampe flamande, représentant deux hommes, — un grand et un petit, — le grand couvert d'une armure, le petit en costume sacerdotal. Sous le premier ces mots: *le chevalier Ténébre*; sous le second ces autres mots: *frère Ange, le vampire*.....

Il y eut dans le salon un long murmure, qui couvrit la voix du prince Jacoby demandant à son genre:

— Voulez-vous me montrer cette lettre?

Gaston, sans répondre, déploya un papier qu'il tenait froissé dans sa main. Le prince le prit et lut:

“ A bientôt!”

Et pour signature:

“ LE GRAND ET LE PETIT.”

PAUL FÉVAL.

(FIN.)

MON VALENTIN.

(Traduit de l'Anglais pour “l'Album,” par Joséphine C.....)

(Suite.)

— “ Ah! ainsi ” répliqua-t-elle avec un joyeux rire, “ j'ai fait une nouvelle conquête, et une conquête dont je suis fière, car Monsieur Lyndon est des plus nobles spécimens de son sexe. Mais, ajouta-t-elle en chantant gaïement, “ Mon Cœur, mon cœur est au delà des mers. ”

Ah! c'était donc bien vrai! je connaissais Paul depuis trois longues années; je l'avais aimé du premier moment, et c'était à Sybil, qu'il n'avait rencontrée que quatre ou cinq fois, et non à moi, qu'il avait envoyé ce valentin. Elle en plaisantait, tandis que pour moi c'eût été le trésor le plus précieux de la terre.

— “ Mais Sybil, ” lui démontrai-je, “ ne porteras-tu pas la fleur qu'il a demandée? ”

— “ Non, ma chère petite sœur, ” répondit-elle gravement; “ quoique n'ayant qu'un an de plus que toi, je vois bien, que je connais le monde beaucoup mieux que tu ne le connais. Supposes-tu, par ce valentin, que Monsieur Lyndon a eu l'intention de me faire une offre formelle de son cœur et de sa main? ”

— “ Je l'aurais pensé, ” répliquai-je.

— “ Seulement qu'après m'avoir vue trois ou quatre fois? et ne m'ayant jamais donné le moindre soupçon d'une telle intention? Ce serait de bien

« mauvais ton, Mabel, pour ne pas dire plus, je ne pense pas que ton ami soit capable d'agir ainsi. Sois certaine, qu'il n'a pour moi que de l'amitié, et qu'il a agi comme tout cavalier galant fait le jour de la St. Valentin ; quoiqu'il faut avouer que ses vers et sa requête sont quelque peu énergiques. »

— « Ne lui en parleras-tu pas ? demandai-je. »

— « Certainement non, Mabel, ce serait du plus mauvais goût de porter sa fleur ou de lui laisser entendre que je sais que le valentin vient de lui. Et elle reprit joyeusement le refrain : « Mon Cœur, mon cœur est au delà des mers. » »

— « Est-ce vrai Sybil ? »

— « Qu'est-ce ma petite sœur ? »

— « Que ton cœur est au delà des mers ? »

— « Oh ! quelle petite fille positive ! Bien oui, Mabel ; je ne te cacherai pas ; et un jour ou l'autre, j'irai trouver mon cœur. » »

Sybil retourna au salon et je restai seule avec mes pensées. Un nuage de tristesse semblait être tombé sur tout ce qui m'entourait. En vain, je me disais que j'étais folle et présomptueuse, la vérité se dressait devant moi. J'avais donné mon cœur à Paul Lyndon, je l'avais aimé sans le savoir, tandis que c'était Sybil qu'il aimait.....

— « Viendras-tu ce soir au théâtre, Sybil, entendre le nouveau drame dont on parle tant ? » demanda mon père quand nous eûmes pris notre goût. »

— « Non papa, » répondit-elle. « J'en suis bien fâchée ; mais j'ai promis d'aller chez Madame Morrell, avec Lady Daynton quinze jours avant mon départ de Paris. Il faut après que je tienne ma promesse, quoique j'aime mieux, je crois, voir jouer une jolie pièce que d'aller à un bal. Qui nous y accompagnera ? »

— « Seulement que Monsieur Lyndon et Mabel ; mais j'ai loué une grande loge, pensant que quelques unes de tes amies pourraient être ici. » Non, Papa, et Lady Daynton doit venir me chercher avec sa voiture vers les dix heures. »

— « Très-bien, Sybil. Amuse-toi comme tu l'attendras ma chère. Tu ne pourrais avoir un meilleur chaperon que Lady Daynton ; je vois donc qu'il faut que je prenne soin moi-même de ma petite Mabel. » Monsieur Lyndon dîna t-il ici, comme il doit venir avec nous ? » demandai-je. »

— « Non ; il a un rendez-vous d'affaires ; mais il nous rejoindra à huit heures au théâtre. »

— « Je vais faire votre toilette, Mademoiselle Mabel, » me dit Sybil, en me saluant gaiement. « Un peu de goût parisien pour modifier vos excentricités anglaises fera de vous je suis sûre, une toute autre personne. »

Ainsi, quand j'allai m'habiller, Sybil m'accompagna. « Ils ne faut pas que tu regardes dans la glace, avant que j'aie fini, » me dit-elle, « et alors, tu verras une métamorphose. »

Je ressentais intérieurement, un trop grand abattement, pour m'occuper de savoir comment je paraîtrais. D'ailleurs, j'avais toujours été insouciant pour ce que plusieurs jeunes filles appellent, un orgueil permis. J'étais charmée de paraître avec avantage ; mais jamais personne ne prenait moins de trouble que moi pour cela.

Pendant que Sybil arrangeait et brossait mes cheveux, mon esprit était bien loin.

« Maintenant, regarde, » me dit-elle, « et dis moi si tu connais cette beauté ? »

Je levai les yeux vers la glace, et réellement, pour un moment, je doutai de ma propre identité.

« Je savais bien, » s'écria Sybil, « que cette tête Italienne avait de grandes ressources. »

Mes cheveux noirs, renvoyés en arrière, étaient arrangés en bandeaux et en pouffes. Un petit cercle de perles, brillantes comme des gouttes d'eau, s'y cachait à demi. Ma robe blanche tissée d'or, était si resplendissante, qu'à peine on pouvait distinguer les épaules et les bras ; un collier et des bracelets de perles, complétaient la toilette que j'étais obligée de reconnaître pour la plus recherchée que j'eusse jamais portée. Cependant je ne pouvais que soupirer en pensant combien cette parure qui m'aurait si fort intéressée la veille, me trouvait dans ce moment triste et indifférente. Je savais que les seuls yeux que j'aurais désiré charmer, cherchaient une corolle blanche sur une gracieuse tête blonde.

La salle était comble et la pièce qui se jouait commandait le plus haut intérêt. Je sentis, plutôt que j'entendis, la porte de la loge s'ouvrir, et Paul Lyndon, accompagné d'un vieil ami de la famille, entra et prit place près de moi. Leur conversation devait être bien intéressante car elle ne fut pas interrompue par le dialogue animé de la scène. Je me retournai pour saluer Monsieur Lyndon. La surprise et le plaisir qui se peignirent sur sa figure en m'apercevant, firent place aussitôt à une expression de désappointement.

— « Vous ne demandez pas où est Sybil, » demandai-je. »

— « J'étais sur le point de le faire, mais vous m'avez devancé. »

— « Elle n'a pu venir avec nous, car elle avait depuis longtemps contracté un engagement pour ce soir. »

Il ne me répondit pas, mais il paraissait si triste que je ne pus m'empêcher de le prendre en pitié.

« Comme il doit l'aimer, » pensai-je, « pour ressentir si profondément cette petite contrariété, car il le sait bien qu'il la reverra demain. »

— « Le spectacle n'a pas paru vous amuser, » remarqua-t-il en sortant du théâtre. »

— « Bien peu, je dois l'avouer. Au fait je n'y ai guère prêté attention. »

— « Où donc ont été vos pensées ? »

« Pas bien loin, mais il y a quelque chose que vous ne trouveriez pas digne de remarque, qui en a accru l'amertume. »

— « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je encore. »

« L'absence d'une petite fleur blanche, Mabel, » reprit le passionné, « dites-moi, pensez-vous que cette fleur sera jamais portée ? »

Je devins éramoisie, mes lèvres s'agitèrent, et mes yeux se remplirent de larmes. Je répondis :

— « Je le crains bien, — jamais. »

— « C'est assez ; je ne méritais pas un tel trésor. Bonsoir, Mabel ; faites mes excuses à monsieur Dean, » et avant que je pusse répondre, il était parti.

La voix de Sybil, quand elle chantait : « Mon

« cœur, mon cœur est au-delà des mers, » retentit au même instant à mon oreille ; et quoique j'avais à gémir moi-même sur une déception bien cruelle, je compatissais sincèrement au chagrin de Paul. Pendant plusieurs jours il ne vint pas à la maison et ses visites furent ensuite froides et courtes. « Je ne puis m'imaginer ce que peut avoir monsieur Lyndon, » nous dit un matin mon père ; « lui qui d'ordinaire paraissait si heureux, il est devenu presque taciturne. »

Un sourire imperceptible et qui expliquait tout, se joua sur la bouche de ma sœur, mais nous ne répondîmes ni l'une ni l'autre. Les manières de Paul à mon égard étaient encore affables, mais elles n'étaient plus les mêmes ; il y avait une contrainte dans chacune des paroles qu'il m'adressait comme si je l'eusse offensé en quelque chose, pourtant je n'avais pour lui que la plus profonde sympathie. Ce qui m'étonnait le plus, c'était qu'avec Sybil, il n'était pas changé, et que pour elle il avait toujours de bonnes et vives reparties. Peu de semaines après l'incident du valentin, je crois qu'elle avait tout oublié, car il n'en fut plus question entre nous.

Toute chose avait repris la routine ordinaire ; nous nous étions bien vite réhabitues à la présence de notre sémillante Sybil, qu'un nombreux cercle d'amies *fashionables* et de brillants amusements enlevaient souvent de la maison. Combien j'aurais voulu connaître le héros de la chanson qui était toujours sur ses lèvres : « Mon cœur, mon cœur est au-delà des mers. »

« Une lettre de pays étranger pour toi, Sybil, » m'écriai-je un jour en lui tendant une missive dont l'enveloppe mince et toute salie attestait un long voyage.

« De Paris seulement, je suppose, » répondit elle sans lever les yeux de sa broderie.

« Je ne crois pas. Il y a un timbre de l'Afrique, si ne me trompe. »

A peine eus-je prononcé ces quelques paroles, que se levant en rougissant, elle arracha plutôt qu'elle ne prit la lettre de mes mains. Elle en dévora rapidement le contenu et le couvrit de baisers passionnés pendant que des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

— Oh, Mabel ! » me dit elle, « je suis si heureuse. Il va donc enfin venir, oui venir ici, en Angleterre, Londres pour me voir. »

— Qui est-il, Sybil ? tu oublies que je ne sais rien, excepté que tu as souvent déclaré que ton cœur était au-delà des mers. »

— Je vais tout te dire à présent, petite sœur. C'est l'inquiétude que j'éprouvais qui jusqu'à ce jour, m'a empêché de te tout révéler ; je n'osais parler d'Adolphe, car je craignais qu'il ne put jamais revenir. »

Ma pauvre Sybil, que je croyais frivole et dont j'avais si souvent envié la grâce légère, avait supporté et ressenti trop vivement cette absence, pour m'en faire partager les inquiétudes.

— Tu te rappelles, Mabel, « continua Sybil, » que ma première et plus chère amie à Paris, fut Madeline de Liancourt. J'allai passer les vacances de l'été avec elle au château de son père ; c'est là où je fis la connaissance de son seul frère Adolphe, je

« t'épargnerai toutes descriptions enthousiastes, tu en jugeras toi-même si jamais tu le vois. J'étais bien jeune alors, — il y a déjà trois ans de cela, — cependant j'appris à aimer le noble et courageux soldat qui m'adorait. Comme il devait partir pour l'Afrique avec son régiment, nous trouvâmes inutile de faire connaître à nos amis, notre réciproque attachement ; Madeline seul le savait. Le devoir auquel Adolphe était appelé était plein de dangers, et quand je fis mes adieux à mon brave et jeune fiancé je craignais de ne jamais le revoir. Par cette lettre j'apprends que ses parents connaissent notre mutuel attachement, qu'ils en sont enchantés. Il sera ici la semaine prochaine ! Ah, c'est trop de bonheur !..... »

« Mais pourquoi, ma chère sœur ne m'as-tu rien dit de cela plus tôt ? »

« Je ne le pouvais pas ; si quelque chose lui était arrivé, son nom ne serait jamais sorti de mes lèvres, j'aurais enseveli mon amour et mes peines, au plus profond de mon âme, et je lui serais restée fidèle jusqu'à la mort. »

« Est-ce ainsi que tu l'aimes, Sybil ? »

« Ah ! mille et mille fois plus encore. Nous ne devons entretenir aucune correspondance ; mais il m'avait promis que si tout allait bien, il écrirait pour m'annoncer son retour. Songes donc combien il a été constant ! »

« Qu'est-ce que Papa va dire ? »

« Je suis certaine qu'il en sera charmé. Tu comprends, Mabel, je serai la marquise de Liancourt. »

« Et tu feras une jolie petite marquise aussi, ma chérie, » dis-je en l'embrassant. « Ainsi Monsieur Lyndon n'a donc pas de chance »

« Aucune, Mabel ; mais quand même il m'aime, rait, et je suis sûr du contraire, qui est-ce qui balancerait entre un bel officier français, marquis de pied en cap, et un marchand anglais quelque riche et opulent qu'il puisse être ? »

Je pensai que mon choix n'aurait pas été le même que le sien, si j'eusse eu à faire un choix ; mais le cœur qu'elle ne voulait pas, et en qui elle n'avait pas foi, ne m'avait pas été offert.

La semaine suivante vit arriver le fiancé de Sybil. Il demeura dix jours avec nous, pendant ce court séjour, il sut gagner l'estime et l'affection de mon père, et le mariage fut fixé à l'automne suivant.

Monsieur Lyndon ne venait plus nous voir que rarement. Sybil était dans un tourbillon d'excitation facile à comprendre. Son trousseau et ses lettres d'amour prenaient la plus grande partie de son temps. Mon père, satisfait du brillant avenir de sa fille aînée, ne s'aperçut pas que, de jour en jour, je devenais plus pâle et plus faible. Je luttais avec la maladie, j'essayais d'être heureuse du bonheur des autres, mais la source de ma vie semblait tarie. Les bals, les amusements, de quelque genre qu'ils fussent, m'étaient une fatigue, un ennui. Je ne pouvais relever mon courage ; et un matin, au moment de partir pour une excursion jusqu'à Epping, mon père et Sybil furent saisis de stupeur en me voyant tomber évanouie à leurs pieds.

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

VI.

D'ailleurs, sous ces latitudes élevées, tout travail excessif est bientôt suivi d'une fatigue absolue, la respiration manque promptement, et le plus robuste est forcé de suspendre souvent son opération.

Enfin la navigation devint libre, et le brick fut remorqué au-delà du banc qui l'avait si longtemps arrêté.

Pendant quelques jours encore, la *Jeune-Hardie* lutta contre d'insurmontables obstacles ; l'équipage eut presque toujours la scie à la main, et souvent même on fut forcé d'employer la poudre, pour faire sauter les énormes blocs de glaces qui occupaient le chemin.

Le 12 septembre, la mer n'offrit plus qu'une plaine immense de glaces, sans issue, sans passe, et qui entourait le navire de tous côtés, de sorte qu'il ne put ni avancer, ni reculer. La température se maintenait, en moyenne, à 16 degrés au-dessous de zéro ; le moment de l'hivernage était enfin venu ; la saison d'hiver commençait, avec ses souffrances et ses dangers. La *Jeune-Hardie* se trouvait alors à peu près par le 21^e degré de longitude ouest, et le 76^e degré de latitude nord, à l'entrée de la baie de Gaël Hamkes.

Jean Cornbutte fit ses premiers préparatifs ; il s'occupa d'abord de reconnaître une crique, dont la position mit son brick à l'abri des coups de vent et des grandes débâcles de glaces. La proximité de la terre lui offrit de sûrs abris, qu'il résolut d'aller reconnaître. Dès le crépuscule du matin, le 12 septembre, il se mit en marche, accompagné de Vasing, de Penellan, et des deux matelots Gradlin et Turquette ; chacun d'eux portait des provisions pour deux jours, car il n'était pas probable que leur excursion se prolongeât au-delà ; ils s'étaient munis également de peaux de buffle, sur lesquelles ils devaient se coucher.

La neige, qui avait tombé en grande abondance, et dont la surface n'était pas gelée, retardait considérablement leur marche ; ils enfonçaient jusqu'à mi-corps ; ils ne pouvaient, d'ailleurs, s'avancer qu'avec une extrême prudence, afin de ne plus tomber dans les crevasses ; Penellan, qui marchait en tête, sondait soigneusement chaque dépression de terrain avec son bâton ferré.

Vers les cinq heures du soir, la brume commença à s'épaissir ; la petite troupe dut s'arrêter. Penellan s'occupa de chercher un glaçon qui pût les abriter du vent, et, après s'être un peu restaurés, tout en regrettant quelque chaude boisson, ils étendirent leur peau de buffle sur le sol, se couchèrent en se serrant les uns près des autres, et recouvrirent d'une autre peau de buffle, et le sommeil l'emporta bientôt sur la fatigue.

Le lendemain matin, ils se réveillèrent ensevelis sous une couche de neige de plus d'un pied d'épaisseur ; heureusement leurs peaux, parfaitement imperméables, les avaient préservés, et cette neige avait même contribué à conserver leur propre chaleur, qu'elle empêchait de rayonner au dehors.

Jean Cornbutte donna aussitôt le signal du départ, et, vers midi, ils aperçurent enfin la côte, qu'ils eurent d'abord quelque peine à distinguer. De hauts blocs de glace, taillés perpendiculairement, se dressaient sur le rivage ; leurs sommets variés, de toutes formes, et de toutes tailles, reproduisaient en grand les phénomènes de la cristallisation ; des myriades d'oiseaux aquatiques s'envolèrent à l'approche des marins, et les phoques, qui s'étendaient paresseusement sur la glace, plongèrent avec précipitation.

—Ma foi ! dit Penellan, nous ne manquerons ni de fourrures, ni de gibiers !

—Ces animaux-là, dit Cornbutte, ont tout l'air d'avoir reçu déjà la visite des hommes ; car, dans ces parages entièrement inhabités, ils ne sont pas si sauvages.

—Ce ne peut être que des Groënlais, répliqua Vasing, car ces côtes ne sont abordables que par des naturels.

—Je ne vois cependant aucune trace de leur passage, pas le moindre campement, pas la moindre hutte ! dit Penellan, en gravissant un pic élevé. — Ohé ! capitaine, s'écria-t-il, venez donc ! j'aperçois une pointe de terre, qui nous préservera joliment des glaces du nord-est.

—Par ici, mes enfants ! dit Cornbutte.

Ses compagnons le suivirent, et rejoignirent bientôt Penellan. Le vieux marin avait dit vrai ; une pointe de terre assez élevée s'avancait comme un promontoire, et, en se recourbant vers la côte, formait une petite baie d'un mille de profondeur au plus ; quelques glaces mouvantes, brisées par cette pointe, flottaient au milieu, et la mer, abritée contre les vents les plus froids, ne se trouvait pas entièrement prise.

Cet hivernage offrait de grandes garanties de sûreté, mais il fallait y conduire le navire ; Jean Cornbutte remarqua que la plaine de glace avoisinante était d'une grande épaisseur : il paraitrait fort difficile, dès lors, de creuser un canal, pour conduire le navire à sa destination. Il chercha donc quelqu'autre crique qui pût l'abriter, mais ce fut en vain ; la côte restait droite et abrupte sur une grande longueur, et, au-delà de la pointe, se trouvait directement exposée aux coups de vent de l'est ; on ne pouvait songer à chercher là quelque lieu de refuge. Cette difficulté déconcerta le capitaine, et il la comprit d'autant plus qu'André Vasing la fit valoir, et appuya ses arguments sur des raisons péremptoires. Penellan eut beaucoup de peine à se

prouver à lui-même que, dans cette situation, tout fût pour le mieux.

Le brick n'avait donc plus que la chance de chercher un hivernage sur la partie méridionale de la côte; c'était revenir sur ses pas, mais il n'y avait plus à hésiter. La petite troupe reprit le chemin du navire, le lendemain matin; ils marchèrent rapidement, car les vives commençaient à manquer. Jean Cornbutte chercha vainement, tout le long de la route, quelque passe qui fût praticable, ou au moins quelque fissure qui permit de commencer un travail de séparation à travers la plaine de glace; celle-ci était parfaitement unie, et son épaisseur était toute espérance d'y creuser un canal.

Vers le soir, les marins arrivèrent près du glaçon où ils avaient campé l'autre nuit; la journée s'était passée sans neige, et ils purent encore reconnaître l'empreinte de leurs corps laissée sur la glace; tout était donc disposé pour leur coucher: ils s'étendirent sur leur peau de buffle.

Penellan s'était couché côte à côte auprès du capitaine, quand, dans un moment d'insomnie, son attention fut frappée par un roulement sourd. Il prêta attentivement l'oreille à ce bruit, qui ne l'eût probablement pas réveillé au milieu de son premier sommeil; ce roulement lui parut tellement étrange, qu'il poussa du coude Jean Cornbutte.

— Qu'est ce que c'est? demanda celui-ci, qui, suivant l'habitude du marin, eut l'intelligence aussi rapidement éveillée que le corps.

— Ecoutez, capitaine! répondit Penellan.

Le bruit augmentait avec une violence sensible.

— Ce ne peut être le tonnerre dans ce climat, fit Cornbutte en se levant.

— Je crois que nous avons plutôt affaire à une bande d'ours blancs!

— Diable! nous n'en avons pas encore aperçu cependant!

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, répondit Penellan, nous devons nous attendre à leur visite; commençons donc par les bien recevoir.

Penellan, armé d'un fusil, gravit lentement le pic qui abritait ses compagnons. L'obscurité était fort épaisse et le temps couvert, il ne put rien découvrir; mais un incident nouveau lui prouva bientôt que la cause de ce bruit et le danger ne venaient pas des environs. Jean Cornbutte le rejoignit, et ils remarquèrent avec effroi que ce roulement, dont l'intensité réveilla leurs compagnons, se produisait sous leurs pieds.

Un péril d'une nouvelle sorte venait de les menacer! A ce bruit, qui ressembla bientôt aux éclats du tonnerre, se joignit un mouvement d'ondulation très-prononcé sur la plaine de glaces. Plusieurs matelots perdirent l'équilibre et tombèrent.

— Attention! — Oui! — Turquette! Gradlin! où êtes-vous? s'écria Penellan.

— Me voici! répondit Turquette, secouant la neige dont il était couvert.

— Par ici, Vasling, cria Cornbutte au second, qui avait peine à se tenir; et Gradlin!

— Présent! capitaine... Mais nous sommes perdus! s'écria-t-il avec effroi.

— Eh non! fit Penellan, nous sommes peut-être sauvés!

A peine achevait-il ces mots qu'un craquement

effroyable se fit entendre; la plaine de glace se brisa tout entière. Les matelots se cramponnèrent au bloc qui oscillait auprès d'eux; en dépit des paroles du timonier, ils se trouvaient dans une position excessivement périlleuse, car un tremblement de glaces venait de se produire; les glaçons venaient de lever l'ancre, suivant l'expression des marins. Ce mouvement dura près de deux minutes: il était à craindre qu'une crevasse ne s'ouvrit sous les pieds même des malheureux matelots!... Aussi attendaient-ils le jour, au milieu des tranes continuelles, car ils ne pouvaient, sous peine de vic, se hasarder à faire un pas, et ils demeuraient étendus tout leur long, pour éviter d'être engloutis.

Aux premières lueurs du jour, une scène toute différente s'offrit à leurs yeux: la vaste plaine, unie la veille, se trouvait disjointe en mille endroits; les flots, soulevés par quelque commotion sous-marine, avaient brisé la couche épaisse qui les recouvrait!... La pensée de son brick se présenta à l'esprit de Cornbutte.

— Mon pauvre navire! s'écria-t-il, il doit être perdu!

Le plus sombre désespoir commença à se peindre sur la figure de ses compagnons; la perte du navire entraînait inévitablement leur mort prochaine.

— Courage! mes amis, reprit Penellan; songez donc que le tremblement de cette nuit nous a ouvert un chemin à travers les glaces, pour conduire notre brick à la baie d'hivernage... Eh! tenez, je ne me trompe pas! *la Jeune-Hardie*, la voilà, plus rapprochée de nous d'un mille.

Tous se précipitèrent sur ses pas, et si imprudemment, que Turquette glissa dans une fissure, et eût infailliblement péri, si Jean Cornbutte ne l'eût ratrapé par son capuchon. Il en fut quitte pour un bain un peu froid.

Effectivement, le brick flottait à deux milles au vent; il avait été rapproché dans le mouvement de la nuit. Après des peines infinies, la petite troupe y parvint. Le brick était en bon état; seulement son gouvernail, que l'on avait négligé d'enlever, avait été brisé par les glaces.

Penellan avait encore une fois raison: tout était pour le mieux, et ce tremblement de glaces avait ouvert au navire un chemin possible jusqu'à la baie; les marins n'eurent plus qu'à disposer habilement des courants pour diriger les glaçons de manière à se frayer une route.

Le 19 septembre, le brick fut enfin établi, à deux encablures de terre, dans sa baie d'hivernage; il fut solidement ancré sur un bon fond. Dès le jour suivant, la glace s'était déjà formée autour de sa coque; bientôt elle devint assez forte pour supporter le poids d'un homme, et la communication put s'établir directement avec la terre.

Suivant l'habitude des navigateurs arctiques, le grément resta tel qu'il était; les voiles furent soigneusement repliées sur les vergues et garnies de leur étui; et le nid de corneilles demeura en place, autant pour permettre d'observer au loin que pour attirer l'attention sur le navire.

(A CONTINUER)



DE MONTREAL A WASHINGTON.

(Recueillies pour l'Album.)—*Suite et Fin.*

Parmi les édifices publics, le Capitole est le plus splendide. Ce vaste édifice en beau marbre blanc, par son style et l'exécution de son architecture et ses embellissements, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, est réputé une des plus belles bâtisses publiques du monde.

Bâti sur une colline, par son immense étendue et sa position élevée, c'est le premier objet qui fixe notre attention en approchant la ville. Il a 352 pieds de long et 121 de profondeur dans les ailes.

Le front de la bâtisse est orné de trois portiques. Celui du milieu est soutenu par vingt-quatre colonnes corinthiennes. Par la grandeur du dessin et la beauté de l'exécution, ce portique est un chef-d'œuvre qui ne peut être surpassé. Les deux autres portiques ont chacun vingt-deux colonnes dans le même genre. Il y a aussi un portique à chaque bout et trois en arrière, soutenus par dix colonnes chacun.

Le dôme est supporté par quarante colonnes. La hauteur de la bâtisse au haut du dôme est de 120 pieds. La rotonde dans le milieu de l'édifice sous le dôme est de 95 pieds de diamètre. Les murs de cette dernière sont ornés de peintures par Trumbull, représentant les incidents les plus intéressants de l'histoire américaine.

De la coupole qui couronne le dôme, l'on a une vue magnifique de la ville et des riches campagnes environnantes.

Dans une chambre voisine de la rotonde sont les statues de Washington, Franklin, Lincoln et plusieurs autres. Toutes ces statues sont de mains de maîtres et d'un travail admirable.

La chambre de la Bibliothèque a 92 pieds par 34, et 36 de hauteur. Elle contient au-delà de 40,000 volumes, outre une collection de médailles historiques, de dessin par Denon, le travailleur Égyptien, des statues, des peintures, des médaillons, etc., achèvent d'enrichir cette magnifique chambre.

La chambre du Sénat, semi-circulaire, a 78 pieds de long et 45 de hauteur. Le siège du Vice-Président, couvert d'une riche draperie cramoisie, est tenu par les serres d'un aigle. En face, est une riche galerie bronzée destinée aux Dames. En haut et derrière le fauteuil est une galerie supportée par de belles colonnes Doriques en marbre veiné du Potomac. Les murs sont richement ornés de stuc, les magnifiques lampes et enfin le riche ameublement donnent à cette chambre une apparence imposante.

La chambre des représentants ressemble à celle du Sénat, mais elle est plus spacieuse et plus haute. Le dôme de cette dernière est supporté par vingt-quatre colonnes de marbre du Potomac, surmontées de chapiteaux de marbre Italien de l'ordre Corinthien.

Les planchers des passages en mosaïque et les es-

caliers en marbre qui conduisent à ces deux chambres sont d'un travail et d'une richesse inouïe. Enfin, tout dans cette bâtisse respire le luxe et l'élégance.

La maison du Président (la maison Blanche) à l'intersection de quatre avenues est une belle bâtisse à trois étages, en marbre blanc de 170 pieds par 80 en face du carré Lafayette.

Elle est ornée de deux beaux portiques avec colonnes Ioniennes, l'un devant et l'autre derrière donnant sur les jardins.

Je ne puis rien dire de l'intérieur de la maison que je n'ai pas eu l'avantage de visiter.

Près de la demeure présidentielle sont les bâtisses du département de la guerre, de la marine, de l'état, de la trésorerie. Cette dernière bâtisse est neuve et la plus belle après le Capitole.

Il y a de bien belles églises dont quatre ou cinq sont catholiques.

Le Congressional Cemetery à un mille et demi du Capitole est très bien entretenu et est remarquable par la beauté et la richesse de plusieurs de ses monuments.

Si Washington n'a pas les grands parcs comme les grandes villes que je viens de visiter, en revanche, il ne manque pas de squares bien ornés et bien clôturés que l'on rencontre à chaque instant en parcourant la ville.

Washington plait beaucoup aux étrangers, tant par la beauté et la propreté des ses rues que par l'élégance et la richesse de la plus part de ses constructions, dont un grand nombre sont en marbre blanc.

Au nord de Washington est la petite ville Georgetown, d'à peu près 10,000 âmes, où l'on voit un superbe collège appartenant aux Jésuites.

Alexandria, sur l'autre côté du Potomac, dans la Virginie, à huit ou neuf milles de Washington, est une vieille ville de 12,000 âmes, assez mal bâtie. Mais le trajet que l'on fait sur la rivière pour s'y rendre est très agréable, et est aussi le meilleur moyen de voir la Navy-Yard en passant sur le Potomac, à l'extrémité sud-est de Washington. Navy Yard est très bien fortifié.

D'Alexandrie il nous a fallu revenir à Washington et à Baltimore pour prendre la route de l'ouest par le Northern Central Railway pour aller aux Chutes de Niagara.

Le passage de Baltimore à Niagara coûte onze dollars et vingt cinq cents, et l'on met seize heures à faire le trajet. La distance est de 467 milles.

De Baltimore à Canadaigua (vingt sept milles de Rochester) le terrain est très montagneux; de sorte que le paysage ressemble beaucoup à celui du Vermont, mais le sol de la Pensylvanie est plus fertile et ses montagnes sont plus cultivées.

En parcourant ce chemin, l'on rencontre plusieurs grandes villes, tel que Yorkville, Harrisburg, Williamsport, Elmira, Rochester qui contient près de 60,000 âmes, enfin, les deux petites villes de Suspension Bridge qui a une population de 5,000 âmes et Niagara Falls 4,000 âmes, à deux milles de la précédente. Niagara Falls est une belle petite ville, assez bien bâtie, ayant de belles rues larges et plusieurs grands hotels où les touristes trouvent tout le confort. Mais si l'on est bien traité, ça coûte le prix. Il en est ainsi des charretiers qui nous chargent de six à huit dollars, suivant l'affluence des visiteurs, pour voir les Chûtes et les environs. Et toute cette promenade se fait en trois ou quatre heures. Les Chûtes sont ce qu'il y a de plus grandiose au monde en ce genre. L'imagination la plus féconde ne peut faire qu'une description imparfaite de toutes ces beautés. Leur immensité font éprouver des émotions de terreur, d'étonnement et de délices à la fois, à tous ceux qui les voient pour la première fois.

Il y a des chûtes qui ont une plus grande descente perpendiculaire, mais dans aucune autre une aussi grande masse d'eau est précipitée de si haut.

L'on a calculé qu'il tombe dans les chûtes à peu près 670,000 tonnes d'eau par minute.

Les chûtes sont situées dans la rivière Niagara, à quatorze milles en haut du lac Ontario et à vingt trois milles du lac Erié. A peu près trois quarts de milles en haut des chûtes, la rivière commence une descente rapide, faisant dans cette distance une succession de pentes égales, à 52 pieds du côté américain et 57 pieds du côté canadien, et par conséquent, formant un immense courant aux chûtes. A ce dernier endroit, la rivière tourne à angle droit au nord-est, et se ressert soudainement, n'ayant plus qu'une largeur de trois quarts de mille, au lieu de trois milles qu'elle a en haut des chutes. En bas de la cataracte, elle n'a plus qu'un demi-mille de large, mais sa profondeur dépasse 300 pieds.

La cataracte est divisée en deux parties par Goat-Island, mais la principale chute est à l'ouest, sur le côté canadien, et forme la grande chute du fer à cheval, dans laquelle les sept-huitièmes de toute l'eau est précipitée. Le chenal de l'est, entre l'île et l'état de New-York forme aussi une belle cascade.

C'est du côté canadien que l'on voit les chutes avec le plus d'avantage.

Le pont suspendu, (Suspension Bridge), à deux milles en bas des chûtes, et fait d'une seule arche de 800 pieds de long et 40 de large. Il est à 230 pieds au-dessus de l'eau de la rivière. Il est supporté par 16 câbles de fil de métal de 1,100 de long et 12 pouces de circonférence. Sur la partie supérieure du pont passe les chars à vapeur, et au-dessous, les carosses et les piétons.

Pendant que nous traversions le pont en carosse, une locomotive trainant quinze chars passait au-dessus de nous, et cependant, quoique suspendus à un abîme sans fond pour ainsi dire, nous n'éprouvions aucune crainte, tant le pont paraît solide et bien fait.

Sur le côté canadien, tout près des chûtes, est un superbe musée, renfermant une grande collection de minéraux, d'animaux, poissons de tout les pays. En outre, ce musée possède plusieurs momies Égyptiennes importées par le docteur Douglas de Québec. On y voit un prêtre de la ville de Thèbes, mort 1500 avant Jésus-Christ. Une femme de la même ville morte 2000 avant J. C. Un guerrier, dont la date de la mort est inconnue, un enfant, un chat, un Ibis sacré et plusieurs urnes cinéraires, venant aussi d'Égypte.

Toutes ces momies sont parfaitement conservées, ainsi que le linge qui a servi à leur sépulture.

Par ce savant procédé, connu des anciens Égyptiens seuls, leurs morts ont pu traverser des milliers de siècles sans éprouver la moindre décomposition, pas même une légère altération dans les traits; jus- qu'aux cheveux qui sont les mêmes qu'ils étaient le jour de la mort.

Et nous qui croyons posséder la science infuse, qui vivons dans un siècle appelé de lumière, nous pouvons à peine posséder nos morts, nos parents les plus chers, deux jours au milieu de nous, sans qu'ils nous deviennent un objet de répulsion qu'il faut se hâter d'enfouir au fond de la terre.

De Niagara à Montréal, en passant par Toronto, Kingston et Ottawa, le coût du passage est de seize dollars cinquante cents.

Je termine ici, m'abstenant de parler de ces trois dernières villes qui sont bien connues de la plupart des Canadiens.

DR. F. A. L.

NOUVELLES DIVERSES.

UNE EXÉCUTION MILITAIRE À VINCENNES.— Le 6 Mars, à 7 heures 55 minutes du matin, à eu lieu, au polygone de Vincennes, l'exécution militaire du sieur Auguste Nouvel, sapeur conducteur au 3e régiment du génie, condamné à mort le 14 novembre dernier pour avoir assassiné un sous-officier de la caserne Lujeux, sur le cadavre duquel il s'était acharné à coups de talon de bottes.

A cinq heures du matin, deux ecclésiastiques se présentaient à la porte de la prison du Cherche-Midi, et entraient avec l'adjudant de service dans la cellule du condamné, qui les reçut avec ces simples mots prononcés d'une voix émue : C'est donc pour aujourd'hui ? Les deux prêtres restèrent quelque temps dans la cellule, administrant au condamné les dernières consolations de la religion.

Nouvel se confessa ; il demanda ensuite ce qu'il fallait pour écrire, prit un peu de vin et de café, et témoigna, dans les derniers préparatifs, une énergie peu commune.

A six heures trente-cinq minutes, un capitaine du 85^e de ligne vint procéder à la triste formalité de la levée de l'écrrou. Le condamné monta avec les deux prêtres dans le fourgon qui l'attendait à la porte de la prison.

L'escorte, qui se composait de gendarmes et de chasseurs, partit au galop.

Sur la plaine du polygone, des détachements de tous les corps de troupe de l'armée de Paris et la garnison de Vincennes attendaient, l'arme au pied, depuis six heures et demie, l'arrivée du condamné. Ces troupes formaient un gigantesque quadrilatère dont les deux côtés venaient s'appuyer à la butte du polygone. Au pied de cette butte un poteau blanc. C'est le lieu assigné au condamné pour l'exécution.

A sept heures cinquante-cinq minutes, les tambours battent aux champs, les clairons sonnent, et le funèbre cortège pénètre dans le quadrilatère. Arrivé à quelques mètres en avant du poteau, le fourgon s'arrête. Nouvel en descend avec les deux aumôniers, et marche droit au poteau. C'est un homme de haute taille ; il porte le costume de soldat du génie ; sa figure est mâle et énergique.

Arrivé au poteau, il enlève sa veste, qu'il replie avec un soin méticuleux, et la dépose à ses pieds, puis, après avoir embrassé successivement les deux aumôniers, se met à genoux. A ce moment, le greffier du conseil de guerre s'approche et lui lit rapidement la sentence pendant qu'un soldat passe derrière le condamné pour lui bander les yeux. Nouvel demande alors de mourir sans bandeau, ce qui lui est accordé.

Le peloton du 3^e régiment du génie, chargé de l'exécution, s'approche à dix pas du poteau. L'adjudant donne le signal en criant : Feu ! Douze coups de chassepot partent en même temps et le malheureux tombe foudroyé.

Alors commence le défilé. En passant devant le cadavre, les tambours battent aux champs, les clairons sonnent. Le défilé terminé, un fourgon s'approche du poteau ; on en sort une bière de bois blanc, dans laquelle on dépose le cadavre. Et la sinistre voiture quitte la place au galop, escortée d'un peloton de gendarmes.

GRAZIELLA.

LEGENDE INDIENNE SUR L'ORIGINE DU THÉ.

Puisque nous en sommes aux légendes, nous allons vous en raconter une que nous avons lue quelque part, et qui est loin d'être aussi vraisemblable à celle que nous vous disions l'autre jour au sujet de la dentelle. Celle-ci a son côté merveilleux comme le pays qui l'a vue naître, et elle vous étonnera croyons-nous. Il s'agit de cette plante bienfaisante qui croît en Chine et au Japon, que les Hollandais ont importé en Europe, et dont nous faisons chaque jour un si grand usage, enfin il s'agit du thé.

Donc, l'an 519 de Jésus-Christ, vivait Darma le fils d'un roi des Indes. Outre son origine royale Darma était prêtre du Dieu Brahma dont les sectateurs croient à l'immortalité de l'âme et expient les péchés que la fragilité humaine leur fait commettre par des abstinences et des pratiques religieuses. Voulant répandre la doctrine de son dieu, Darma se rendit en Chine, puis au Japon. Il appuyait ses prédications d'une austérité extraordinaire, enseignant mieux encore par l'exemple que par ses discours. Il ne prenait pour toute nourriture que des racines et des herbes. Les jours et les nuits le trouvaient toujours debout, et il les passait à réfléchir, à prier et à méditer profondément. Il fit même le vœu de ne jamais plus dormir de sa vie. Mais qu'il est difficile de compter sans les exigences impérieuses de la nature !... Un beau jour, le sommeil s'empare de lui, et il y succombe. A son réveil Darma, qui ne se pardonnait rien en fait de mollesse, confus de ce qu'il appelait sa faute, se coupe les paupières de rage, et les jette à terre..... Un tel dévouement à ses principes ne devait pas rester sans récompense. Aussi le lendemain, traversant le lieu-même où il s'était si cruellement défiguré, il vit ses deux paupières changées en arbrisseaux d'un beau vert gris cendré. Il en goûta quelques feuilles, il en avait bien le droit.... aussitôt une douce agitation parcourt tous ses membres, lui dégage le cerveau, surexite agréablement ses nerfs et le rend encore plus apte qu'auparavant à la veille sans fin et à son interminable contemplation. Notre Brahmane fut dans l'enchantement. Il fit part de sa découverte à ses disciples qui, sans se couper les paupières, burent l'infusion de l'arbrisseau produit par les paupières de leur maître. Cette coutume se transmet de proche en proche, de génération en génération, traversa les mers et fut trouvée si bonne et si salutaire partout que c'est une panacée universelle au Canada surtout, qu'une bonne tasse de thé.

LEGENDE SUR L'INVENTION DE LA DENTELLE.

Parmi les lectrices de l'*Album*, plusieurs peut-être ignorent à qui est dû l'invention de la dentelle et ce qui en a donné l'idée ; nous croyons donc faire plaisir à ces dames en leur rapportant la délicieuse légende qui s'y rattache.

Au milieu du seizième siècle, vivait dans l'Erygebirge Saxonne, une noble dame du nom de Barbara Uttman, épouse d'un riche possesseur de nombreuses mines, et appartenant par sa naissance à la famille si distinguée des Elterlein du Nuremberg. Cette généreuse femme s'était dévouée toute entière aux intérêts des habitants des régions âpres et montagneuses qui appartenaient à son époux. Celui-ci s'était vu obligé pour des raisons de commerce de suspendre presque entièrement les travaux des mines, travaux qui pendant bien des années avaient été la seule ressource de ces pauvres gens. La gêne ou plutôt la misère allait donc régner parmi eux, car la

culture de ce sol aride ne rapportait presque rien et usait inutilement leurs forces.

La belle âme de Barbara Uttman s'attristait en voyant qu'une indigence totale et sans espoir allait remplacer l'état jadis prospère de la petite colonie, et elle ne cessait de former des projets pour le soulagement de ces misérables familles. Un jour, entrant par hasard dans les galeries d'une mine fermée depuis longtemps, son regard fut frappé à la vue d'une vaste toile d'araignée aux dessins variés et compliqués. Un rayon de lumière pénétrant par l'ouverture de la galerie éclairait cette immense draperie et en faisait ressortir la beauté sur le mur sombre et humide où elle était suspendue... ..

Une idée, semblable à un rayonnement intérieur, surgit au même instant dans le cerveau de la fille de « Nuremberg. » Avec l'œil prophétique du goût ou plutôt avec l'œil d'une femme, elle vit dans le produit délicat de l'*insecte tisserand*, le sujet d'une charmante addition aux ajustements riches, mais incommodes du moyen âge. Son imagination commença de suite à fabriquer le tissu délié qui devait plus tard rehausser la beauté des brocards et des damas somptueux, dont les familles patriciennes de sa ville natale aimaient à revêtir leurs orgueilleuses personnes.

« Pourquoi la main de l'homme, » pensa-t-elle « ne ferait-elle pas ce que l'araignée a pu exécuter ? » Elle y rêva pendant bien longtemps, souvent elle retourna dans la vieille mine, étudier le travail des petites ouvrières. De retour à sa maison, elle essayait de le reproduire. Le résultat de ses nombreux essais fut d'abord, de trouver le coussin et les épingles, instruments simples et nécessaires à la confection de la dentelle fait à la main, et qui n'ont pas encore été supplantés par les améliorations modernes. — Dieu couronna ses efforts, la dentelle fut inventée et elle enseigna l'art de la fabriquer aux jeunes filles des environs. Des échantillons de ces réseaux légers furent envoyés aux foires de Freyberg et des autres villes voisines; la faveur publique s'empara de suite de cette nouveauté, et les paysans d'Erzgebirge jusque-là découragés se trouvèrent en possession d'une branche d'industrie permanente, et qui ne pouvait que progresser. De leurs montagnes elle s'étendit dans tout le royaume de Saxe, et depuis ce temps, la dentelle à la main ou de fil, comme elle a été appelée diversément, est devenue un des premiers supports du pauvre industriel. Dans le seul petit arrondissement où ce genre de travail a pris naissance, pas moins de 20,000 personnes y sont continuellement employées, et cela depuis son invention jusqu'à nos jours.

Quelques cinquante ans plus tard, les habitants de l'Erzgebirg reconnaissants de ce bienfait, élevèrent dans le cimetière de la ville d'Amberg où Barbara Uttman avait été inhumée, un monument en son honneur. Elle est représentée assise dans l'attitude d'une personne travaillant la dentelle, ayant sur les genoux le coussin et le tiroir à careaux contenant les fuseaux, pendant qu'un ange pose une couronne sur son front, sur le piédestal, on lit ces mots : « En l'année 1561, elle devint par l'invention de la dentelle la bienfaitrice de l'Erzgebirg. »

Dès 1530 on avait fait frapper des estampes la représentant aussi du même travail.

Que pensez-vous de cette légende, aimables lectrices de l'*Album* ? N'est pas qu'elle est jolie et qu'à défaut d'informations plus certaines, nous pouvons l'adopter comme l'histoire réelle de l'origine de ces réseaux légers et gracieux que nous recherchons toujours et dont nous pouvons nous parer sans scrupule puisque c'est à la bienfaisance que nous les devons. Admirons en même temps combien est intelligente et ingénieuse la véritable charité ! elle fait plus de bien aux malheureux que l'or qu'on peut leur prodiguer, car pour être vraiment charitable il faut avoir plus que de la richesse, il faut avoir un bon cœur. En fournissant à une population indigente et sans ressources, le moyen de ne devoir son existence qu'à son travail et en lui en inspirant le goût. Barbara a laissé à chacun un trésor inépuisable et à bien mérité non seulement la reconnaissance des habitants de son pays, mais celle de tous ceux qui profitent de son invention de quelque manière que ce soit. Nous surtout, Mesdames, n'allons pas oublier, mais gardons toujours dans un petit coin de notre mémoire, le nom de la bienfaitrice d'Erzgebirge.

GRAZIELLA.

Les personnes qui désirent faire relier le 1er Vol. de l'*Album de la Minerve*, pourront en voir des échantillons au Bureau de la *Minerve*.

$\frac{1}{2}$ reliure en veau.....\$1.25
 $\frac{1}{2}$ " " mouton... 0.90

Ceux à qui il manquerait quelques Nos de l'année 1872, ou qui auraient quelques Nos en mauvais état, pourront se procurer des exemplaires neufs en faisant la demande soit par lettre, soit en s'adressant au Bureau.

BAL EXTRAORDINAIRE

En 1562, les Pères assemblés au concile de trente donnèrent un bal à Philippe II, roi d'Espagne. Toutes les dames de la ville y furent invitées. Le cardinal de Mantoue ouvrit le bal, et tous les Pères du concile, ainsi que Philippe II, y dansèrent.

BAL MASQUÉ.

Le 17 février 1721, il s'est passé une chose terrible à un bal masqué. Six masques sont entrés, donc deux portaient des flambeaux, et quatre un brancard sur lequel se trouvait un homme masqué et couvert d'un domino. Ils l'ont déposé au milieu de la salle, et se sont retirés. On a demandé au masque qui était sur le brancard s'il voulait danser. Comme il ne répondait pas, on lui a enlevé son masque, et on a trouvé que c'était un cadavre.